

Fanny Rainville

LES  
IN  
SOU  
MI  
SES

 Libre  
Expression

## Prologue

Céleste entre dans le dépanneur en catastrophe. Les planchers sont sales, ça sent mauvais. L'homme à la caisse la regarde drôlement. Il n'est visiblement pas propre, propre lui non plus.

— J'peux-tu avoir la clé des toilettes ?

— Y a déjà quelqu'un.

L'homme se penche sur son comptoir et lui fait signe d'approcher. Céleste fixe son gros doigt plein de corne, légèrement jauni par la nicotine. L'homme baisse le ton pour s'adresser à elle. Pourtant, il n'y a aucun autre client dans le dépanneur. La chaleur de son haleine, qui doit assurément aller de pair avec l'odeur de son commerce, fait de la buée sur le plexiglas.

— Pis m'as te dire une affaire, 'a pas l'air de *feeler*, la madame...

Le cœur de Céleste se serre.

— Ah non ?

— Une autre estie d'immigrée qui s'est fait battre par son mari, j'te gage ! Crisse qu'y comprennent jamais rien, eux autres, han ?!

Céleste tourne les talons, pleine d'appréhension. À l'extérieur, le soleil qui se couche l'aveugle momentanément. Le fond de l'air est frais en ce début du mois d'avril et Céleste enfonce sa tuque de coton sur ses oreilles.

Elle fait le tour de la bâtisse. La porte des toilettes est entrebâillée. Céleste entend des sanglots étouffés provenant de l'intérieur.

— Amel?

Lorsque Céleste pousse la porte, elle aperçoit sa cliente recroquevillée dans un coin de la salle de bain. Dans ses bras, un tas de couvertures ensanglantées. *Le bébé*, songe-t-elle.

— Amel, est-ce que tout va bien?

— Je pense que je l'ai tué, qu'elle dit.

## Chapitre 1

*Six mois plus tôt*

Même après onze ans de métier, le réveil est toujours aussi brutal. Comme si son cœur arrêta de battre un instant pour repartir deux fois plus vite. L'impression du néant qui s'ouvre brutalement sous ses pieds et qu'un malheur est arrivé. Puis la conscience qui s'éveille. Lentement. Les yeux lourds, le corps pesant, la chaleur des couvertures et de cet être qui dort à côté d'elle. Celui qu'elle frôle de son pied gauche, par habitude. Déjà. La sensation de ne pas avoir assez dormi, de ne *jamaïs* assez dormir.

Céleste essaie d'attraper sa pagette sur le dessus de la table de chevet et manque de faire tomber son verre d'eau à moitié plein. *Shit*. Elle suspend son geste avant de repérer l'appareil à tâtons et de l'agripper le plus délicatement possible. Puis elle entrouvre un œil pour regarder le minuscule écran qui l'avertit que c'est bel et bien le moment. Elle se relève dans un soupir, attrape ses gouttes ophtalmiques, pince le bas de ses paupières et y laisse tomber deux gouttes dans chaque œil. Lorsqu'elle referme les yeux brièvement, le sommeil semble vouloir reprendre possession de son corps, mais elle se ressaisit. Elle cligne trois fois des yeux et les larmes artificielles roulent sur ses joues. Sa pagette sonne de nouveau. Anthony, la voix enrôlée, se retourne dans le lit.

- Y'é quelle heure?
- Quatre heures et demie.
- Tu me textes si tu viens souper?
- Oui.

Céleste l'embrasse rapidement et saute sous la douche. La fatigue perd du terrain et elle sent l'énergie la regagner. Elle en aura besoin, une longue journée et peut-être même une courte nuit l'attendent. Qui sait? Chaque accouchement est différent.

Dans la cuisine, elle prépare son lunch en vitesse. Le bruit du *blender* va réveiller Anthony, mais tant pis, il va se rendormir, il finit toujours par se rendormir. Les fruits glacés gèlent ses doigts lorsqu'elle les enfonce dans le sac de plastique et le bruit de la machine lui semble infernal. Alors qu'elle verse le liquide gelé dans une tasse pour emporter, elle sent une présence derrière elle. Des bras entourent sa taille et des baisers de barbe pas rasée lui piquent la nuque.

- Est-ce que c'est une érection de pipi, ça?
- J'pense pas.
- Je vais être en retard.
- On peut faire ça vite.
- Anthony...

Mais Céleste connaît bien ce regard. Elle fixe l'érection de son chum qui pointe sous son vieux boxer trop *slack*. Anthony lui fait son sourire de canaille de bonne famille, dévoilant la petite craque entre ses dents qui l'a séduite dès la première seconde. Les lèvres d'Anthony viennent rejoindre les siennes. Il s'est brossé les dents avant de descendre. *Charmant*. Une chaleur au bas du ventre et l'impression que son corps a été fait pour se fondre en lui, s'oublier en cet homme qui l'aime tant.

Le cellulaire de Céleste sonne. Anthony tente de saisir l'appareil, mais Céleste est plus rapide que lui :

- Allo?

Anthony l’embrasse dans le cou, tandis qu’elle parle avec la sœur de sa cliente.

— Les contractions sont aux combien de minutes? Hmm, hmm. Régulières?

Anthony commence à défaire les boutons du pantalon de Céleste tout en la regardant droit dans les yeux. Il se sent sexy quand il fait ça, Céleste le sait. Comme quand il lui murmure des cochonneries à l’oreille pendant qu’ils font l’amour. Ça l’a toujours rendue un peu perplexe, cette manie qu’ont certains gars de parler pendant l’acte sexuel.

— Depuis combien de temps?

Il glisse sa main sous la culotte de Céleste et se met à la caresser. Céleste a du mal à se concentrer, elle sent ses joues s’empourprer et son sexe s’humidifier. Comme un automatisme. Une affaire de phéromones.

— Est-ce qu’elle est encore capable de parler?

La main d’Anthony se fait plus pressante. Trop. Il n’est plus à la bonne place. *Merde*. De toute façon, elle doit aller travailler. Elle le repousse doucement.

— On se rejoint à la maison de naissance dans trente minutes.

Aussitôt qu’elle a raccroché, Anthony l’embrasse avec plus d’ardeur. Sa bouche encore sur la sienne, Céleste l’arrête dans son élan :

— Je suis désolée. Contractions aux cinq minutes. Troisième bébé.

Son amoureux recule, le visage faussement dévasté. Anthony aurait fait un mauvais acteur, c’est d’ailleurs ce qui fait de lui un excellent comptable. Il lève les bras, mimant – très mal – le désespoir :

— *Come on!* Vas-tu me laisser comme ça? qu’il dit, en pointant son pénis jaillissant de ses bobettes défraîchies.

— Ben... j’sais pas quoi te dire... Sors tes vieux DVD?

D’un air rieur, Céleste s’empare de son lunch et de son smoothie, donne un rapide baiser à Anthony et se dirige

vers l'entrée. Anthony la suit. Elle attache ses cheveux en vitesse, agrippe son manteau et pose la main sur la poignée. Son chum l'arrête.

— Oh ! Avant que j'oublie ! As-tu reçu le courriel de ma mère ?

— Lequel ?

— Celui pour les centres de table.

Céleste lui lance un regard interrogateur.

— C'est-tu si important que ça, des centres de table, à un mariage ?

— Selon Margot, c'est primordial.

Anthony la fixe, les sourcils en accent circonflexe, toujours bandé.

— Tu réalises que t'es zéro crédible, hein ?

— Ça va finir par redescendre. Pis ? T'en penses quoi ? Est-ce qu'on fait ça classique avec des fleurs ?

Céleste balaie l'idée du revers de la main.

— Ben oui.

— Est-ce que c'est un vrai « Ben oui » ?

— Ben oui, c'est un vrai « Ben oui » !

Elle s'impatiente.

— Anthony, faut vraiment que j'y aille.

Elle agrippe ses clés et sort. La rosée fait briller l'herbe coupée par Anthony toutes les deux semaines ; un rendez-vous *steady* avec sa tondeuse électrique aussi vieille que ses bobettes. Elle attache son manteau et déverrouille la portière de sa voiture. Aussitôt, son cellulaire vibre. Un texto d'Anthony : « Je t'aime. » Céleste suspend son geste et fixe le message. Elle ne sait pas pourquoi, mais à cet instant précis une pointe d'agacement la fait tressaillir. C'est juste un gentil « Je t'aime »... trois secondes après son départ. C'est court, trois secondes.

En conduisant sur la 132, elle tourne la tête vers le pont Jacques-Cartier. Il n'est plus éclairé à cette heure et la plupart des habitants de la métropole sont toujours plongés

dans un sommeil profond. Céleste aime conduire dans la ville déserte au petit matin. Le bruit des pneus qui éclaboussent les flaques d'eau, le soleil qui se lève doucement, les lampadaires encore allumés, la fraîcheur de l'atmosphère et cette impression que tout est possible, à découvrir, à venir, à naître, comme cet enfant qu'elle tiendra bientôt entre ses mains avant de le remettre dans les bras de sa maman. Comme une grande bouffée de vie qui nargue la mort. Un pied de nez à la douleur qui pensait avoir raison de la femme qui hurlait et suppliait qu'on la libère quelques heures plus tôt. Le calme plat après un raz-de-marée que l'on pensait dévastateur mais qui ne l'est pas tout à fait, même s'il nous change à tout jamais.

Les lumières de la maison de naissance s'allument d'un coup. Agathe, la réceptionniste, n'est pas arrivée, il n'y a pas de femmes aux étages et la salle d'attente est vide. C'est silencieux. Seul le silement des néons se fait entendre. Céleste profite de ce moment de paix pour prendre quelques respirations en pleine conscience, puis regarde autour d'elle ; les murs de l'établissement peints en blanc, la belle céramique grise, le bureau d'accueil moderne et toujours en fouillis avec, juste derrière, une magnifique esquisse de femme enceinte dessinée par Agathe. L'aire de jeu de la salle d'attente et les poupées empilées un peu croches sur une étagère ; poupées qui incarnent la plupart du temps le rôle du petit frère ou de la petite sœur à venir dans les activités de la progéniture turbulente de ses clientes. Le lieu est paisible, zen. Rien à voir avec la froideur aseptisée des hôpitaux. Sur le mur de l'entrée apparaît « l'arbre de la vie » : un grand arbre avec, au bout des branches, des photos d'enfants nés dernièrement à la maison de naissance. Le petit Enzo, arrivé par miracle après cinq essais *in vitro*. Amélia et ses deux mamans qui pleurent à chaudes larmes sur la photo au coin écorné.

Sophie, née dans le bain après vingt-huit heures de dur labeur et la menace persistante d'une deuxième césarienne planant au-dessus de la tête de sa maman telle une épée de Damoclès. Omar, dix livres et demie, trois tours de cordon et déjà la voix d'un ténor italien.

Céleste garde un souvenir précieux de chacun d'eux, de l'odeur et de l'atmosphère qui régnaient dans la pièce au moment de leur naissance. De la force de leurs mères, aussi. Surtout. Des histoires de ces couples, parfois belles et lumineuses, mais aussi parfois dures à percer ou à saisir. De certaines incompréhensions profondes qui la tiennent à l'occasion éveillée la nuit. Certains chocs des cultures ou chocs de valeurs... Laura. Cette femme violentée à qui elle a de nombreuses fois tendu la main, mais qui l'a toujours repoussée. Les marques sur son corps, son regard fuyant, la crispation de son vagin lors de chaque examen. Son refus de pousser, comme un ultime appel à l'aide. Impossible de sortir ce petit corps à travers ce qui avait trop souvent été profané, violé. Il fallait mettre l'enfant au monde devant lui, l'agresseur. Céleste ne baissait pas la tête devant cet homme. Jamais. Serrer les dents. Le fixer, lui dire sans parler: «Je sais, mon esti, je sais ce que tu lui fais.» Jubiler quand il baissait les yeux. «Tu ne me fais pas peur, à moi.» Appeler SOS violence conjugale en sachant pertinemment qu'elle ne pouvait rien pour Laura si Laura ne décidait pas elle-même de se sortir de là. Espérer. Croire...

Les phares d'un taxi qui entre dans le stationnement lui brouillent soudainement la vue et la sortent de ses pensées. Sa cliente est arrivée. Céleste a à peine le temps de se lever que le chauffeur de taxi tambourine déjà dans la grande baie vitrée de la maison de naissance.

— Y a-tu quelqu'un ?

Sitôt qu'elle est sortie, l'homme entre deux âges l'apostrophe :

— 'A tout crotté mon taxi, calvaire !

Céleste s'approche de la voiture et y découvre Emma, encore en pyjama sous son manteau ouvert, qui respire profondément pour tenter de contrôler une contraction. Julie, sa sœur, l'interpelle :

— Elle a perdu les eaux dans le taxi.

Le chauffeur en rajoute :

— Pas sûr que j't'assuré pour ça, moé !

Julie le fusille du regard, mais l'homme ne s'en rend pas compte et continue de piaffer.

— 'A voulait pas aller à l'hôpital ! J'y ai dit qu'y fallait aller à l'hôpital pour *ça* !

Céleste tente de se faire rassurante, même si elle sait que ça ne donnera sûrement rien :

— C'est une maison de naissance ici, monsieur, tout est sous contrôle.

Emma a une autre contraction. Du liquide amniotique tombe de nouveau en flaque dans la voiture. Le chauffeur a l'air désespéré.

— Ben non ! Pas encore !

Il se penche vers Emma.

— Vous pouvez pas vous retenir ?

Résolu à régler son problème au plus sacrant, il se tourne vers Céleste.

— C'tu toi, l'infirmière ?

— Je suis sage-femme.

Il ne semble pas trop comprendre. Emma est en sueur, ses cheveux roux sont détachés et encadrent son visage. Son pyjama colle sur son corps tout en rondeurs. Les contractions sont intenses. Malgré tout, elle garde sa concentration, elle est déjà passée par là, elle sait ce qui l'attend et compte l'affronter, une contraction à la fois. Julie, qui n'en peut plus, tend 80 dollars au chauffeur pour qu'il s'éloigne.

— Vous vous payerez un bon nettoyage.

Le conducteur n'en revient toujours pas, ce qui ne l'empêche pas d'empocher l'argent rapidement.

— En tout cas ! Ma femme en a eu trois, pis elle a toujours *fait ça* à l'hôpital. C'tu légal, c't'affaire-là ?

Céleste roule des yeux.

— Ben oui, monsieur.

Elle fait signe à Julie de s'approcher, et toutes deux aident Emma à sortir de la voiture. Le parcours pour atteindre la chambre de naissance sera long. Qu'importe. Un pas à la fois, les trois femmes avancent au rythme d'Emma. Lorsqu'elles arrivent à la hauteur du chauffeur de taxi, Céleste lui lance :

— La prochaine fois que votre femme *fait ça*, vous lui direz de venir nous voir !

Elle lui fait un clin d'œil baveux alors qu'il la regarde, ébahi, et poursuit son chemin.

Le trajet jusqu'à la chambre est périlleux. Emma est déconcentrée et la douleur reprend graduellement le dessus. Aussitôt arrivée dans la chambre, elle réclame un bain, s'y installe, mais n'arrive pas à supporter l'eau, la chaleur, le bruit de la goutte qui tombe de façon constante du robinet que l'on vient à peine de fermer. À la suite de ses vives protestations, Céleste demande à Geneviève, l'aide-natale, de l'aider à sortir Emma de l'eau.

Emma est maintenant assise sur le bord du lit, nue. Les vergetures parsèment son gros ventre tendu et ses seins pendent lourdement entre ses bras. Ses cuisses se tendent sous l'effet d'une contraction et elle parvient peu à peu à se détendre dans la douleur, à l'accepter telle une vague qui se brise sur un rocher avant de repartir vers le large. Elle grogne, émet des sons très graves et rentre doucement dans sa bulle, se coupant ainsi de tout ce qui pourrait la distraire de ce qu'elle est en train de faire : mettre au monde son enfant. Céleste se tient à ses côtés. Elle se fait discrète, l'encourageant calmement de temps en temps à

voix basse. Elle sent que la femme n'a pas besoin de plus. Juste de sentir sa présence. Son corps sait quoi faire et elle est en pleine possession de ses moyens. Julie, qui assiste pour la première fois à un accouchement en maison de naissance, jette un regard étonné à Céleste.

Lors des rencontres prénatales, après qu'il a été décidé que Martin, le mari d'Emma, ne serait pas présent pour le troisième accouchement – l'homme s'étant évanoui trois fois aux deux premiers à la vue du sang –, Julie, que Céleste rencontrait pour la première fois, a mentionné avoir des réserves quant au choix de sa sœur d'accoucher avec une sage-femme. Elle s'inquiétait : ce n'était pas un peu dangereux ? Et s'il arrivait quelque chose lors de l'accouchement ? Son accouchement à elle avait fini en césarienne, une chance qu'elle était à l'hôpital, sinon qu'est-ce qui serait arrivé ? Et pourquoi sa sœur s'entêtait-elle à accoucher « à frette » alors qu'elle pouvait avoir recours à la péridurale à l'hôpital ? Céleste a répondu patiemment à toutes ses questions, mais elle sentait que la jeune femme n'était pas convaincue. Afin de clore le sujet une bonne fois pour toutes, Emma, moins patiente que Céleste, et surtout écœurée de se faire continuellement interroger, voire juger quant à son choix d'accoucher en maison de naissance, a rétorqué à sa sœur que c'était à prendre ou à laisser ; elle devait accepter sa décision ou passer son tour. Julie est restée.

Sentant que la poussée approche, Céleste demande à l'aide-natale d'appeler la seconde sage-femme, ainsi que Martin et leurs deux autres enfants. Après quarante-cinq minutes de poussées intenses, Emma donne naissance au petit Elliot sous les yeux mouillés de sa marraine, Julie, de ses deux grands frères et de son père, qui encore une fois tombe dans les pommes.

Lorsque Céleste redescend au rez-de-chaussée, c'est déjà plus animé. Quelques femmes attendent leur rendez-vous

de suivi de grossesse dans la salle d'attente, et Margot, sa belle-mère, discute avec animation avec Agathe. Céleste n'a pas besoin d'entendre ce que dit Margot pour savoir que cette dernière parle de son mariage. Dès qu'elle l'aperçoit, Margot l'apostrophe :

— Céleste ! Le traiteur m'a dit que c'était OK pour la tapenade !

Margot est probablement plus excitée par le mariage que Céleste elle-même ; elle en parle sans cesse depuis quatre mois. Bien sûr, Céleste est heureuse de se marier avec Anthony : c'est un homme charmant, attentionné, intelligent, il lui plaît beaucoup physiquement, le sexe est incroyable – et elle a de quoi comparer –, mais elle est consciente qu'elle le fait pour lui. Et pour Margot. Ce qu'elle assume totalement. Ce n'est pas tant qu'elle banalise l'événement, mais elle ressent un certain malaise à l'idée de dépenser tant d'argent pour une seule journée. Céleste, qui a déménagé en Haïti à l'âge de quatre ans avec son père, un médecin sans frontières marginal et caractériel, n'a jamais caressé le rêve de la princesse d'un jour dans sa belle robe blanche. Pour elle, l'amour et l'engagement relèvent du domaine de l'intime, pas du spectacle. Mais pour Margot et Anthony, le mariage représente l'ultime symbole de ce qui peut encore subsister du romantisme à l'ère des relations *fast-food* et des divorces préprogrammés. Et il n'est pas question de passer à côté.

Margot ne soupçonne pas la pression immense qu'elle met sur les épaules de Céleste en prenant tout en charge et tout trop à cœur, notamment parce que Céleste n'a jamais eu le courage de le lui dire. Pour Margot, il est inconcevable qu'on ne veuille pas se marier avec l'amour de sa vie, et Céleste et Anthony sont sans conteste des âmes sœurs, puisqu'une diseuse de bonne aventure le lui a affirmé. Margot consulte régulièrement des voyantes et croit dur comme fer à tout ce qu'elles lui racontent. Quand ça fait

son affaire. Assez étrange, pour une femme aussi pragmatique. Margot parle très souvent avec ses anges, croit au destin, au chemin de vie, aux mémoires que nous lèguent nos ancêtres, à la réincarnation, tout ça. Elle dit que Céleste et elle sont des âmes jumelles, qu'elles se sont connues dans une ancienne vie et que c'est pour ça qu'elles se sentent si intimement liées. Là-dessus, Céleste ne peut pas la contredire. Margot est la mère qu'elle n'a jamais eue, son amie, sa mentore et une précieuse confidente. Elle donnerait sa vie pour cette femme et sait qu'il en est de même pour Margot. Seulement, depuis qu'elle sort avec son fils, il est plus délicat de s'ouvrir à elle entièrement et sans tabou. C'est Margot qui a présenté Céleste à Anthony. Ce dernier l'a courtisée longuement avant que Céleste se décide à sauter à l'eau, car perdre Anthony signifiait aussi perdre Margot... et ça, elle ne le supporterait pas.

Margot fait claquer ses doigts à deux pouces du visage de Céleste.

— Céleste ? M'écoutes-tu ?

Céleste lève les yeux vers ceux, charbonneux et un tantinet trop intenses, de sa belle-mère.

— Oui. Merci de t'occuper de tout ça, Margot.

— Bah ! C'est rien, renchérit cette dernière, rouge de plaisir. As-tu pris ton rendez-vous pour le dernier essayage de ta robe ?

— Oui.

— Laquelle vous avez choisie, finalement ? demande Agathe.

— La Marie Saint Pierre, répond vivement Margot.

Agathe s'exclame :

— Je suis trop jalouse !!!

Margot pose un regard scrutateur sur Céleste.

— Va falloir faire d'autres ajustements, t'as encore maigri.

— Pas tant que ça... murmure Céleste.

Isabelle sort de l'ascenseur au même moment et s'approche du bureau de la réception. À voir les cernes sous les yeux de son amie, Céleste devine qu'elle a passé une mauvaise nuit. Malgré tout, Isabelle, sourire aux lèvres, vient lui faire un gros câlin.

— Vous parliez de quoi ?

— De l'essayage, répond Agathe en prenant une pose de mannequin.

— Ooooh ! dit Isabelle, émue. C'est quand ? Je veux y aller avec toi !

— Après-demain.

Agathe lève timidement la main.

— Est-ce que je peux venir, moi aussi ?

— Ben là, c'est sûr !

Agathe jubile tout bas :

— *Oh my God !* C'est comme dans *Bridesmaids*, mon film culte !

— La diarrhée en moins, j'espère !

Tout le monde rit, sauf Margot, qui n'a évidemment pas vu le film en question, étant plus du genre à tripper sur *La Poule aux œufs d'or gala country*... Isabelle sort vivement son cellulaire, qu'elle tend à ses collègues.

— *Checkez ça !* Sont *cuuuuuuuute*, hein ?

Agathe s'empare du téléphone et s'exclame que c'est effectivement le summum de la *cutitude*, tout en faisant défiler les photos – une bonne trentaine et manifestement pas toutes réussies – de Simone et Léonard, les deux enfants d'Isabelle. Tandis que Léonard est sérieux comme un pape et raide comme une barre dans son petit smoking bleu marine, l'extravagante Simone fait des mimiques à la limite de la décence pour une fillette de huit ans. Agathe n'en revient pas, elle regarde Isabelle avec un mélange d'envie et d'étonnement.

— Ça a dû te coûter une fortune !

Isabelle lui fait signe que ça n'a pas d'importance.

— Bah ! On marie pas sa meilleure amie tous les jours !  
Margot, qui n'a pas lâché le morceau quant à son plan initial de la gestion parfaite du mariage de son fils et de sa bru, revient à la charge :

— As-tu reçu le lien vers le site du photographe dont je t'ai parlé ?

Et sans laisser à Céleste le temps de refuser, elle ajoute :

— On vous l'offre !

Céleste soupire.

— Non, non, je suis pas à l'aise. Les invités prendront des photos avec leur cellulaire.

Mais Margot, qui ne se laisse pas démonter, réplique le plus sérieusement du monde :

— Fais comme tu veux... mais bon... je pense que tu vas le regretter quand tu vas voir les gros doigts de ta chum Isabelle sur toutes tes photos de mariage...

Céleste et Agathe éclatent de rire, tandis qu'Isabelle fait mine de s'insurger :

— Eille !! Je prends de très belles photos, vous saurez !

S'apercevant de sa bévue, Margot tente en vain de se racheter.

— Non, non ! Sont ben correctes, tes photos, pour une amateur !

L'hilarité reprend de plus belle. Isabelle rit tellement qu'elle en fait pipi dans sa culotte.

— *Fucking* périnée de marde !

\*

— Je vais dormir à mon condo ce soir, je suis brûlée.

— T'es sûre ? J'allais nous préparer un bon *snack*...

Anthony est déçu, ça s'entend au son de sa voix, mais Céleste a envie d'être seule.

— T'es fin, mais je vais me pogner quelque chose dans mon frigo, prendre un bon bain et me coucher tôt.

— Y a jamais rien, dans ton frigo.

— Je vais me débrouiller. Je t'aime. À demain.

Céleste raccroche et contemple son condo. Enfin... ce qu'il en reste. La moitié de ses choses sont empaquetées dans des boîtes en vue de son déménagement chez Anthony, le plancher est dû pour être lavé, la vaisselle sèche sur un linge depuis trois jours. Elle n'a plus tout à fait l'impression d'être chez elle, mais en même temps elle n'a pas non plus tout à fait hâte de quitter ce lieu qu'elle a tant aimé. Céleste assume sa passion pour le Plateau Mont-Royal. Elle aime se promener sur la rue Laurier, aller lire dans le parc l'été, commander une omelette fêta avec confiture de fleur d'oranger chez Byblos après une nuit blanche. Elle aime l'odeur de Montréal, sa *crowd* disparate, la proximité des commerces et la vue des escaliers en colimaçon qui se répètent inlassablement telle une tapisserie urbaine lorsqu'elle prend son café sur son balcon arrière le matin. Anthony, lui, déteste la ville. Y déménager n'était pas une option.

Colombe, sa chatte blanche, vient se frotter contre sa jambe. Une autre chose dont Céleste va probablement devoir se départir à l'aube de sa nouvelle vie. Anthony y est allergique. Il a promis d'essayer, mais compte tenu de la quantité faramineuse d'antihistaminiques qu'il doit avaler lorsqu'il vient dormir chez elle, Céleste a le pressentiment que Colombe atterrira, comme prévu, chez Agathe, qui se fait une joie d'accueillir la chatte. « Pour mes samedis soir de célibataire », qu'elle dit en riant. Un rire qui cache une grande tristesse. Céleste a soudainement envie de pleurer. Elle doit être fatiguée. Il n'y a évidemment rien dans le frigo, Anthony avait raison. Elle se verse un bol de céréales avec une minuscule goutte de lait – c'est limite décevant de voir les cinq, six céréales humides au milieu de son bol – et se dirige vers la salle de bain. Là encore, des boîtes.

En se faisant couler un bain, bol de céréales en main, elle aperçoit une boule Lush cachée entre deux troussees de maquillage qu'elle n'utilise presque jamais et la lance dans l'eau. Ce faisant, elle se demande si ce genre d'article a une date de péremption... Ça fait un moment qu'Isabelle la lui a donnée. Probablement lors de son trente-deuxième anniversaire... deux ans, donc. En tout cas, ça sent bon. L'eau du bain pétille là où la boule se désagrège, la colorant d'un mauve presque fluorescent, et une odeur de lavande se répand dans la salle de bain. Céleste dépose son bol de céréales sur le comptoir du lavabo, enlève ses vêtements avec lassitude, fait pipi, puis immerge son corps dans l'eau chaude. Le bien-être se fait instantanément sentir. Si elle finit par faire une vaginite, ça en aura presque valu la peine!

Un bruit la réveille. Elle s'est endormie dans le bain. Ses doigts sont tout ratatinés, l'eau est rendue froide et Colombe a mangé le reste des Froot Loops dans le bol. *Merde*. Céleste se lève d'un bond. Elle n'a pas le temps d'agripper sa serviette qu'Anthony apparaît dans le cadre de porte. Elle sursaute.

— Qu'est-ce que tu fais là?

Anthony contemple avec envie le corps de son amoureuse parsemé de chair de poule.

— Hum...

— J'suis menstruée, répond vivement Céleste.

Elle lui a menti. Pourquoi lui a-t-elle menti? Elle enroule d'un geste brusque la serviette autour de son corps, appuie sur le bouchon de bain avec son pied et sort de l'eau. Anthony brandit joyeusement deux sacs de plastique.

— J'ai apporté des sushis.

— J'allais me coucher...

— Oh.

Anthony éternue, s'assoit sur la toilette et se met à fouiller dans une boîte.

— Sais-tu où t'as mis mes antihistaminiques ?  
Céleste l'observe, figée. Un frisson lui traverse tout le  
corps.

## Chapitre 2

Son jeans est trop petit. Va falloir qu'elle se remette au régime. Encore. *Câlisse*. Isabelle cherche un vieux legging dans son tiroir en désordre. Pourquoi rien ne reste en ordre dans cette maison? *Câliiiiiiiiisse!* Elle doit être SPM. Un SPM perpétuel. Isabelle se sent constamment en colère ces derniers temps. Comme une insatisfaction permanente qui lui colle au cœur. C'est peut-être la préménopause? À trente-huit ans, ça serait étonnant.

— Mamaaaaaaaan! J'ai fiiiiniiiii!

Isabelle, dans son grand *walk-in* situé au deuxième étage de la maison, termine de s'habiller en vitesse tout en criant à sa fille, qui lui répond elle aussi en criant depuis la salle de bain du rez-de-chaussée:

— Ta crotte est dure ou molle?

— Duuuuuure! Comme des crottes de lapin!

— Maman va te donner de la petite poudre tantôt.

— Oh non! Pas la petite poudre!!

Isabelle descend les escaliers en vitesse et entre dans la salle de bain tout en finissant d'enfiler sa veste. Elle observe sa fille qui s'essuie et laisse tomber le papier de toilette à côté de la cuvette.

— Simone!

La petite revient en courant dans la pièce. Cette enfant fait tout rapidement. Sauf lorsqu'ils sont pressés. Alors là, une broutille est propice à la distraire d'une

tâche aussi simple que de mettre sa culotte *avant* son pantalon.

— Ton papier.

Simone bougonne en ramassant le papier.

— La toilette ne *flushera* pas toute seule...

Simone obtempère en soupirant bruyamment.

— Tes mains. Vingt secondes pour tuer les microbes.

L'enfant s'exécute.

— Un, deux, trois, quatre... *Ne parlons pas de Bruno-no-no, non!*

Isabelle ne peut s'empêcher de ressentir une grosse bouffée d'amour pour sa fille, qui se regarde avec intensité dans le miroir en chantant à tue-tête et en imitant à la perfection le casting complet du film *Encanto*. La bonne nouvelle, c'est qu'elle va sûrement se laver les mains plus de vingt secondes, la chanson est quand même longue. Ça tombe bien, la gastro court à l'école. Isabelle observe sa fille, fascinée par cette enfant qui ne fait rien comme les autres. « TDAH », ne cessent de claironner les profs depuis son entrée à l'école primaire. « Simone est une enfant charmante, mais turbulente. Vous êtes certaine de ne pas vouloir lui donner des psychostimulants ? » « Oui. » « Ah... c'est parce qu'elle dérange en classe. » « OK. Je suis désolée. » « Ses notes seraient sûrement meilleures... » « Sûrement. Mais l'affaire, c'est qu'on les a tous essayés, les psychostimulants. Toute la gang. Cinq médicaments différents en un an. Quand Simone prend ça, elle ne dort plus, ne mange plus, devient agressive et a plein de tics nerveux. » « Ooooooh ! C'est peut-être le syndrome Gilles de la Tourette ? Y avez-vous pensé ? »

*Ta gueule!* Évidemment, qu'elle y a pensé. Depuis la naissance de sa fille qu'Isabelle ne cesse d'éplucher le site de *Naître et grandir* au moindre petit bobo.

Mais Isabelle ne se permettrait jamais de lever la voix devant la prof de sa fille. Non. Isabelle est beaucoup trop

fine pour ça. Et, surtout, elle ne supporte pas qu'on ne l'aime pas.

Trois ans de psychothérapie lui ont appris que 1) sa relation avec la nourriture, c'est de la merde, et 2) elle doit apprendre à dire non. *Me semble que ça serait bon, des muffins au chocolat pour dessert.*

Quand Isabelle remonte dans sa chambre, son mari, Jean-François, est toujours couché. Une odeur rance la prend aux narines; J-F a bu hier soir. Il est passé midi et il dort encore. D'un geste brusque, Isabelle ouvre les stores. Jean-François grommelle :

— Scuse-moi, chérie, je suis tellement fatigué, j'avais mis mon cadran à 9 heures, mais je me suis rendormi.

Dans la tête d'Isabelle, ça crie : *Moi aussi, je suis fatiguée !!* Mais elle garde le silence.

Jean-François enlève son masque pour l'apnée du sommeil. Ça fait « pchhhh ». Elle observe les marques laissées sur le visage de son mari et se dit : *J'ai déjà tant désiré cet homme...* Jean-François se gratte la tête.

— Est-ce que Léonard est allé au hockey ?

— Non.

Sa déception frôle le reproche.

— T'as pas insisté ?

Isabelle sent l'impatience lui titiller les entrailles.

— J-F, je te l'avais dit que j'allais pas me geler le cul sur le bord d'une patinoire chaque samedi pour aller voir un enfant brailler sa vie parce qu'il a plus envie de regarder *Harry Potter* que d'enfiler des patins.

— Oui, mais c'est important, les sports d'équipe !

— Oui, mais il *haït* ça !

Jean-François se tait. Isabelle aussi. Les mille reproches qu'elle voudrait lui adresser sont immédiatement refoulés dans sa gorge et retournent là d'où ils viennent : bien profondément dans son cœur. Isabelle se dit que ça ne sert à rien de s'engueuler, pour une fois qu'ils ont une

fin de semaine tous ensemble, elle ne veut pas plomber l'ambiance.

En marchant vers le parc, Jean-François lui prend la main. Isabelle a momentanément envie de la retirer mais décide de ne rien faire. Peu à peu, l'impatience qui l'a tant rongée durant la matinée s'apaise, presque miraculeusement. Elle se surprend même à accoter sa tête contre l'épaule de son mari. Tous deux se sourient en voyant Simone courir vers les modules de jeu, monter la glissade à l'envers et la descendre en poussant de grands cris de joie. La petite a déjà *spotté* deux amies et organise aussitôt un jeu avec elles. Simone est sans conteste la leader de la cour d'école : joyeuse, bruyante, rassembleuse. Léonard, lui, se fait plus timide :

— Veux-tu venir me balancer, maman ?

Jean-François tend la main à son garçon.

— C'est papa aujourd'hui, maman a eu une grosse semaine.

Isabelle, agréablement surprise, enlace son homme. Jean-François prend le visage de sa femme entre ses mains et l'embrasse tendrement.

En les regardant jouer au loin, Isabelle n'arrive pas à calmer son agitation intérieure. Comme si son cœur flottait constamment entre deux eaux, déchiré entre un bonheur simple et beau et l'appréhension d'une merde qui pourrait lui tomber dessus à tout moment. Derrière ses lunettes de soleil Ray-Ban que lui a offertes Jean-François au retour de l'un de ses nombreux voyages d'affaires, elle observe son chum. À l'aube de la cinquantaine, il est encore beau, avec son look d'intello ; grand, petite bedaine sympathique, les jambes fortes et les fesses bien dures. « Mes années de hockey ! » qu'il dit pour la faire rire, puisqu'elle sait très bien qu'il n'a pas enfilé son *stock* de hockey depuis au moins dix ans. Ses tempes grisonnent depuis longtemps

et elle adore lorsqu'il ne se rase pas la barbe pendant quelques jours. Jean-François est le genre d'homme que l'on trouve de plus en plus beau à force de le regarder. Ses traits, en apparence banals, sont harmonieux et réguliers. Ses yeux bruns et ses sourcils fournis lui donnent un air à la fois rieur et masculin. Et il a, sans contredit, le plus gros pénis qu'elle a connu. Ça compte, pour vrai.

Lui comme elle ont bien pris une trentaine de livres depuis qu'ils se sont rencontrés. Pourquoi fait-elle grand cas de ses trente livres à elle, alors qu'elle se fout royalement du poids de J-F ? Pourtant, Jean-François semble toujours autant la désirer, il bande dès qu'elle lui fait des avances... même si Isabelle ne fait plus l'amour sans chandail depuis ses accouchements et exige que les lumières soient éteintes « pour plus d'intimité ». Puisque Jean-François n'a jamais exprimé le désir de faire autrement, elle a fini par penser que c'est peut-être parce que lui aussi la trouve plus belle dans le noir, avec un chandail qui lui recouvre le ventre.

Les bols de spaghettis et les ustensiles ont été déposés tout croches sur la table par les enfants, le pain est mal coupé et les pâtes sont un peu trop cuites, mais l'ambiance est à la rigolade. La journée en famille leur a fait du bien à tous. Jean-François est détendu et reposé, il montre à Léonard comment faire un avion en papier, qui ne vole jamais bien haut et ne reste jamais plus de trois secondes en apesanteur, mais on l'applaudit pour l'effort. Isabelle observe du coin de l'œil son Léonard si avide de l'attention de son père, cherchant l'approbation de ce dernier à travers ses moindres faits et gestes, ses paroles et ses silences. Petit poussin si sensible... Même si Simone leur donne du fil à retordre, c'est pour Léonard qu'Isabelle s'inquiète le plus. Elle a parfois peur que son fils se casse au moindre coup de vent.

Alors qu'Isabelle s'apprête à desservir la table, Jean-François, l'avion bien en main et l'œil fermé pour mieux viser, lui annonce :

— Mon boss m'envoie en Chine la semaine prochaine.

Isabelle se raidit et le sang lui monte aux joues. Avant qu'elle ouvre la bouche, l'avion *crashe* misérablement dans la corbeille à pain.

— C't'une *joke*? C'est le mariage de Céleste, la semaine prochaine !

Jean-François se frappe le front.

— *Ah shit!* J'avais complètement oublié !

Isabelle, contrariée, empile les assiettes. Simone et Léonard se regardent avec appréhension, sentant la tension monter dans la maison à la vitesse grand V. Jean-François s'apprête à baragouiner des explications, mais Isabelle ne lui en laisse pas l'occasion. Elle en a soupé, des justifications interminables ; l'argent, l'avancement, le nouveau collègue qui est en train de le clencher, le client qu'il doit absolument aller rencontrer pour sortir la compagnie du trou, etc.

Isabelle pense alors à sa psy, qui lui répète sans cesse qu'elle doit exprimer ses émotions en parlant au « je ». Elle pèse donc chacun de ses mots :

— C'est important pour moi, ce mariage-là, et je suis triste que tu l'aies oublié.

En le nommant ainsi à voix haute, elle réalise que des larmes lui brûlent le coin des yeux et qu'une boule chaude s'est formée au niveau de son plexus solaire. Jean-François est, lui aussi, déstabilisé par la soudaine et étrange émotivité de sa femme. Malgré tout, il lève les bras en signe d'impuissance.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

*Ah, pis fuck le « je » !*

— METTRE TES CULOTTES, POUR UNE FOIS !

Elle laisse tomber les assiettes dans l'évier assez fort pour provoquer un boucan, mais pas trop pour ne pas les

briser. De la belle vaisselle à 600 dollars en solde, on *chippe* pas ça !

Jean-François la rejoint dans la cuisine. L'air est à couper au couteau. Isabelle s'affaire à la vaisselle et s'efforce de ne pas parler. Elle tente le silence passif-agressif, mais étant plus du genre « livre ouvert », ça la démange et, encore une fois, l'envie irréprouvable de hurler la prend. Envie qu'elle réprime en attrapant un morceau de pain croûté devenu sec dans le bol et en l'avalant en deux bouchées. Elle préfère manger à parler. Au moins, elle sait ce qui l'attend. Dans quelques secondes, Jean-François va s'excuser, essayer de la faire rire, lui promettre de tout faire pour arranger ça, elle va le croire et *dépomper* – elle finit toujours par *dépomper* –, et bien sûr il ne réussira pas à se libérer et reviendra frustré de la job, en se victimisant et en accusant son boss d'être la cause de tous ses problèmes. Elle va se sentir démunie devant le désarroi de Jean-François, qui boira trop ce soir-là, et, immanquablement, elle se convaincra que ce n'est pas si grave que ça, d'aller au mariage de sa meilleure amie sans son chum. Elle va encore une fois dédramatiser la situation, rationaliser ses émotions et se trouver conne d'avoir réagi aussi fortement.

La semaine dernière, lorsque sa psy lui a demandé si elle avait déjà songé au divorce, Isabelle a senti le sol se dérober sous ses pieds.